

sociales. D. Agut-Labordère, par le biais de la cartographie, illustre le sujet par les rapports militaires et diplomatiques que les pharaons saïtes d'une part et les indépendants d'autre part entretenaient avec le monde grec, concluant que si, sous les premiers, l'Égypte sut développer une véritable structure avec des cités d'Asie Mineure, sous les seconds, l'alliance qu'elle fit avec Athènes et Sparte ne suffit pas à lui faire regagner un rôle géopolitique important face à la puissance perse. Terminant ce parcours, S. Maillot fait appel aux documents épigraphiques, en particulier ceux d'Athènes et de Rhodes, afin d'étudier les associations dites « mixtes » florissantes à l'époque hellénistique, groupes composés majoritairement d'étrangers à la fois intégrés dans le réseau local de la cité et liés aux réseaux internationaux. Soulignant les idées essentielles développées, J. Zurbach conclut que la construction identitaire, opposée au primordialisme ethnique, n'est pas la seule explication de tous les éléments et phénomènes et que le réseau, loin d'être un mode de vie caractéristique, est un outil qui fonctionne au mieux lorsqu'on le qualifie par rapport à d'autres. Il invite par conséquent à se détacher de l'idéologie du moment afin de rendre bénéfique l'apport de ces concepts à l'interprétation des mobilités grecques. Un index des lieux mentionnés se trouve en annexe.

Nathalie DENIS

Jason CROWLEY, *The Psychology of the Athenian Hoplite. The Culture of Combat in Classical Athens*. Cambridge, University Press, 2012. 1 vol. 15,5 x 24 cm, VIII-240 p., 10 fig. Prix : 55 £. ISBN 978-1-107-02061-0.

Cet ouvrage est la version remaniée d'une thèse de doctorat soutenue par Jason Crowley à la Cambridge University. Le texte est court (p. 1-128), les notes nombreuses (p. 129-215) et la bibliographie considérable (p. 216-240). Pourtant, l'article de J. Salmon « Political Hoplites », *JHS*, 92, 1977, p. 84-101, n'est pas mentionné, peut-être un oubli. Plus gênant encore, l'auteur, qui s'appuie exclusivement sur des ouvrages de langue anglaise, ignore totalement un pan de la recherche menée en France. Il est vrai que pendant longtemps l'anthropologie historique du combat est restée éloignée des préoccupations françaises. Néanmoins, depuis déjà de nombreuses années, les historiens français ont franchi des étapes décisives. Citons par exemple les travaux de S. Audoin-Rouzeau sur les combattants de la Première Guerre mondiale. Ou bien l'article de M. Detienne « La phalange : problèmes et controverses », dans J.-P. Vernant (éd.), *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, Paris, 1968, p. 119-142, qui abordait déjà une problématique semblable. Ces études auraient pu offrir une opportunité analytique intéressante à l'auteur. Approfondir l'histoire de la guerre en Grèce antique est une gageure que l'auteur se propose ici d'affronter en s'ouvrant largement aux autres sciences humaines et sociales (sociologie, psychologie). Son objectif est de chercher à comprendre les raisons de l'engagement des hoplites athéniens dans le combat rapproché. Le propos de J. Crowley est non seulement centré sur les hommes et les groupes qu'ils forment, mais aussi sur les liens sociaux et psychologiques qui les unissent et normalisent leur existence. Ce sont ces relations complexes que l'auteur cherche à cerner dans cet ouvrage divisé en six parties, qui sont parfois très inégales : l'architecture de l'agression (p. 5-21), le recrutement, la mobilisation et le déploiement (p. 22-39), le groupe restreint (ou primaire) (p. 40-69),

l'unité militaire (p. 70-79), le système sociopolitique (p. 80-104) et la relation d'engagement (p. 105-126). J. Crowley s'interroge tout d'abord sur les interactions entre le soldat et le groupe militaire. Il s'appuie pour cela sur des solides travaux d'historiens et de sociologues, dont l'objectif vise à saisir les mécanismes psychologiques de l'engagement des soldats au combat rapproché (p. 5-21). Ces modèles théoriques, élaborés à partir de témoignages de soldats engagés dans les conflits modernes, s'appliqueraient aussi bien « *to the Greek hoplite, the medieval archer, the modern infantryman* » (p. 21). À partir de ce constat, l'auteur souligne d'une part la multiplicité des facteurs à prendre en compte à l'échelle de l'individu, mais aussi du groupe. D'autre part, il insiste sur l'importance des structures sociales et politiques qui organisent à la fois la *polis* et règlent les liens entre les individus. Cette approche est d'autant plus importante que l'apparition de la phalange est indissociable des transformations politiques et sociales de la cité athénienne. L'auteur jette ensuite les bases de sa réflexion en décrivant tout d'abord les rouages des processus de recrutement et de mobilisation mis en œuvre par la cité (p. 22-35). Il n'y a rien dans ce chapitre qui ne fût déjà connu, encore aurait-il fallu que J. Crowley parvienne à prendre en compte l'ensemble des changements survenus dans la cité athénienne entre la bataille de Marathon en 490 et celle de Mantinée en 362 av. J.-C. L'auteur fait ressortir ici un élément qui conditionne toute sa réflexion à venir : la hiérarchie militaire athénienne est structurée par l'organisation sociale de la *polis*. Ce phénomène, spécifique à la cité grecque, ne connaît pas d'équivalent à l'époque moderne. Dans ce deuxième chapitre, J. Crowley évoque aussi l'organisation interne de la phalange qu'il décrit comme « *straightforward, elegant and flexible* » (p. 39). On s'étonne ici que l'auteur mentionne à peine le rôle joué par la panoplie de l'hoplite dans la formation de la phalange. La dimension technique est pourtant un élément déterminant dans l'étude du combat rapproché. Le lien entre les combattants au sein de la phalange est tout autant un lien social entre les membres du *dème* qu'un lien physique établi grâce au bouclier. Plus gênant encore sont les erreurs d'appréciation de l'auteur, qui écrit « *the only truly essential items were the relatively inexpensive shield and spear* » (p. 31). Puis, J. Crowley réfléchit à la pertinence de la notion sociologique de groupe primaire, ou groupe restreint, qui a été défini comme un groupe de petite dimension, dont les membres partagent une relation de proximité (p. 40-69). L'auteur envisage tour à tour ce qui pourrait être considéré comme tel à Athènes : la phalange, la *lochos*, la *taxis* ou le *dème* (p. 43). Le *dème*, qui est l'unité de base de la cité athénienne, constitue *in fine* le plus petit élément commun aux hoplites. De par ses importantes prérogatives politiques, sociales et religieuses, il unit les individus à la fois dans leur dimension de guerriers et de citoyens. Ce groupe joue un rôle moteur qui implique le guerrier dans la bataille, mais aussi qui lui permet de gérer la peur et l'appréhension du combat (p. 54). L'auteur cherche aussi à cerner le rôle de l'unité militaire, la *taxis* (p. 70-79). D'emblée, il indique que cette unité qui regroupe les membres de la même tribu n'a rien de comparable à un régiment moderne. Contrairement aux armées composées de soldats professionnels, la *taxis* se dissout en effet immédiatement après la fin de la bataille. L'auteur en conclut qu'elle ne constitue pas une véritable unité militaire, capable de susciter l'envie au combat et de freiner les peurs. J. Crowley omet cependant de préciser qu'entre 490 et 362 av. J.-C., les Athéniens sont en état de guerre quasi permanent. Cette situation confère dès lors peut-être une nouvelle légitimité

mité à la *taxis*. Dans le cinquième chapitre, l'auteur revient sur le système socio-politique de la cité athénienne, qui conforterait l'hoplite dans ses valeurs morales, perçues alors comme autant de facteurs pouvant expliquer l'engagement du guerrier dans la bataille (p. 80-104). La structure de la société athénienne serait ainsi d'autant plus importante que l'hoplite ne reçoit aucun entraînement militaire véritable : l'hoplite n'aurait en fait que son appartenance à une société aux rouages complexes comme seul bouclier (p. 81). Cette position est évidemment discutable : plusieurs objections s'élèvent déjà à la lecture des sources antiques. L'auteur insiste par ailleurs sur l'amateurisme des Athéniens par opposition au professionnalisme des troupes spartiates (par exemple, p. 3-4, p. 39, p. 70). L'auteur fait preuve d'une naïveté déroutante. Ce *topos* littéraire a servi les deux camps, d'un côté, les Spartiates, de l'autre les Athéniens. Marcher en cadence, bouclier contre bouclier, manier la lance, exige un entraînement rigoureux. Par ailleurs, le déploiement de la phalange en temps de guerre est déterminé par une stratégie à laquelle ne peuvent échapper ni les troupes spartiates, ni les troupes athéniennes. En outre, il faut bien avouer que ce que nous savons des fameux guerriers spartiates et thébains et de leurs stratégies renvoie essentiellement aux troupes d'élite. Il faut ajouter à cela que, dès les guerres médiques, Sparte est touchée par l'oliganthropie qui ne fait que s'accroître au cours de la deuxième moitié du V^e et tout au long du IV^e s. av. J.-C. Ce phénomène oblige alors la cité à intégrer dans ses rangs des combattants aux origines variées, dont on ignore la formation militaire. Pour finir, même si nous ne savons que peu de choses sur l'éphébie avant le milieu du IV^e s., il aurait été nécessaire d'approfondir la question de l'entraînement militaire des Athéniens. Dans le dernier chapitre, J. Crowley examine la notion de « compliance relationship », que nous traduirons par « relation d'engagement » (p. 105-126). L'engagement d'un soldat au combat est déterminé par un processus complexe qui associe la volonté individuelle aux mécanismes socio-psychologiques créés à la fois par le groupe primaire, l'unité militaire et le système sociopolitique. Selon les modèles théoriques, sur lesquels s'appuie l'auteur, on retiendra que le groupe inciterait le guerrier à s'engager par le biais d'un système coercitif, d'une rémunération incitative ou bien par le partage de valeurs morales communes (p. 109). Au terme de sa réflexion, l'auteur parvient à la conclusion que l'engagement de l'hoplite athénien répondrait en fait à un consentement autour de valeurs qu'il jugerait moralement supérieures, « *The Athenian hoplite cherished his civic identity, believed in the efficacy of his socio-political system and accepted its ideology* » (p. 126). Cette perspective, qui suscitera sans aucun doute des discussions, a l'avantage de rendre à l'individu l'initiative de son engagement. La superposition du modèle politique au modèle guerrier aurait ainsi permis à l'hoplite d'être capable d'endurer les horreurs de la bataille rapprochée. J. Crowley offre ici une approche intéressante dans la compréhension de la guerre durant l'Antiquité grecque. Cet ouvrage n'est pas dépourvu de mérites mais le contenu reste assez peu concluant. Les mots ne sont d'ailleurs pas suffisamment rigoureux pour convaincre. Plusieurs défauts majeurs ponctuent ce travail de recherche. Tout d'abord, l'auteur ne parvient pas à tisser un lien organique entre les concepts qu'il utilise et l'histoire de la cité athénienne. Ainsi, le contenu est parfois d'un schématisme trivial qui gomme toute réalité historique. Plus gênant encore sont les allers-retours d'un chapitre à l'autre. Ces reprises sèment la confusion auprès du lecteur. Cet ouvrage de conviction élude

en outre un certain nombre de problématiques au profit de quelques idées très générales. Il reste que cette monographie ouvre les pages d'une nouvelle histoire de la guerre en Grèce.

Isabelle WARIN

Vincent AZOULAY et Paulin ISMARD (Éd.), *Clisthène et Lycurgue d'Athènes. Autour du politique dans la cité classique*. Paris, Publications de la Sorbonne, 2011. 1 vol. 16 x 24 cm, 406 p. (HISTOIRE ANCIENNE ET MÉDIÉVALE, 109). Prix : 30 €. ISBN 978-2-85944-682-6.

Dans la suite de leur article sur les lieux du politique à Athènes (*Les lieux du politique dans l'Athènes classique. Entre structure institutionnelle, idéologie civique et pratiques sociales*, dans P. Schmitt Pantel, Fr. de Polignac, ed., *Athènes et le politique. Dans le sillage de Claude Mossé*, 2007, p. 271-309), V. Azoulay et P. Ismard ont voulu mettre à l'épreuve l'utilité de ce concept en le confrontant à deux figures tutélaires des élaborations successives du *koinon* athénien que sont Clisthène et Lycurgue. Ils ont su rassembler autour de ce projet une large équipe internationale constituée des meilleurs spécialistes de l'Athènes des V^e et IV^e s. Il en résulte un recueil d'une vingtaine de contributions qui sont toutes d'un haut niveau scientifique et qui pourront chacune intéresser tant le spécialiste que l'étudiant avancé. Si cet ouvrage est roboratif sur le fond, sa forme est également agréable et bien pensée : aucune coquille ou presque dans un volume bien imprimé et bien édité, un index des sources et un autre des noms propres et des notions. On pourra bien entendu discuter le parti-pris de certains contributeurs de translittérer tous les termes grecs. Mis bout à bout, ces différentes contributions démontrent que, loin des spécialités étroites et des partis-pris dogmatiques, seule une approche large des phénomènes relevant de la vie collective permet, en tirant parti de toutes les sources disponibles (textuelles certes, mais aussi archéologiques), de déboucher sur une histoire de la vie en *polis* qui rende pleinement justice à la complexité des facteurs qui structurent le *koinon* athénien. Les travaux ici rassemblés rendent manifeste la pertinence de l'étude *du* politique. Si donc la variété des sujets abordés démontre l'utilité de cette approche et que chaque communication apporte sa touche bien particulière au tableau d'ensemble, l'ouvrage n'échappe malheureusement pas à ce qui est souvent la règle des colloques : l'impression de florilège. Alors que certaines communications s'efforcent de comparer les deux figures de Clisthène et Lycurgue mises en regard, en soulignant à juste titre la difficulté de l'exercice vu la disparité des sources disponibles, d'autres s'attachent à l'étude d'un seul personnage, généralement à tel ou tel aspect de son action ou pour se demander ce qui est de son fait ou de celui de ses contemporains et/ou prédécesseurs. D'autres contributions encore se servent du personnage historique invoqué comme prétexte pour parler de la société de son temps, sans lien direct avec son action. Plus que le travail des éditeurs qui se sont au contraire efforcés de cadrer précisément le sujet, plus que les contributeurs qui ont chacun produit un texte cohérent et intéressant, c'est sans doute le genre même du colloque qui atteint ici ses limites et qu'il faut incriminer. On se prend à rêver à ce qu'aurait pu devenir un ouvrage collectif des mêmes auteurs : sans doute un classique de l'historiographie. On se demande aussi si le risque de la définition très large du politique par C. Schmitt n'est pas de déboucher